

THÉÂTRE RÉVOLUTIONNAIRE.

RÉVOLUTIONNAIRE.



BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.
660

LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



LIBRARY OF THE

LIBRARY OF THE

LIBRARY OF THE

LA CONFESSION

D E

M. DE CALONNE

A MONSEIGNEUR

L'ARCHEVÊQUE DE SENS.

Quia peccavi nimis opere.



A AMSTERDAM.

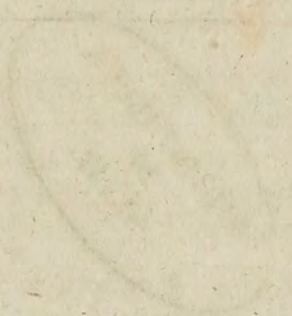
1789.

LA CONFESION

DE LA BONNE

CONSCIENCE

DE LA VIE



AMSTERDAM

1732

LA CONFESSION

D E

M. DE CALONNE

A MONSEIGNEUR

L'ARCHEVÊQUE DE SENS.

M. DE BRIENNE, (*seul dans son appartement, réfléchit sur la triste situation de la France.*)

U N V A L E T.

MONSEIGNEUR, M. de Calonne demande à vous parler.

M. D E B R I E N N E.

M. de Calonne en France ! Quelle étrange arrivée ! N'importe : voyons ce dont il s'agit. (*Au Valet.*) Qu'il entre.
(*Le Valet sort.*)

A

M. DE BRIENNE (*seul.*)

Ce retour imprévu de M. de Calonne en France, cette visite de M. de Calonne à M. de Brienne, annoncent ou quelque chose de suspect, je m'entends, quelque trahison, quelque vengeance, ou quelque projet heureux; je m'entends encore, quelque projet favorable à notre élévation commune.

M. DE BRIENNE, M. DE CALONNE.

M. DE BRIENNE.

Bon jour, Monsieur de Calonne.

M. DE CALONNE.

Je vous salue, Monseigneur.

M. DE BRIENNE.

Je ne vous le cache pas, Monsieur de

Calonne : votre arrivée en ce pays me surprend beaucoup. Quel sujet donc vous amène ?

M. D E C A L O N N E.

Je ne doute pas de votre surprise, Monseigneur ; mais je suis ici *incognito*. Néanmoins le Français me croit votre ennemi déclaré, & se trompe bien fort. J'ai toujours su rendre justice vertus & à vos talens.

M. D E B R I E N N E.

Oh ! mes vertus, n'en parlons pas : pour mes talens, vous m'en félicitez : grand merci. Je puis également vous louer des vôtres. Ils sont à-peu-près les mêmes ; & si je parais votre ennemi, ce n'est chez moi qu'une rivalité naturelle à tout noble athlète qui voit son adversaire sortir de la carrière avec gloire.

M. D E C A L O N N E.

Monseigneur, je ne suis pas venu cher-

cher ici de pareils éloges; c'est, au contraire, la douleur des fautes que j'ai commises, qui m'amène vers vous.

M. DE BRIENNE (*à part.*)

Tardif & singulier repentir!

M. DE CALONNE.

Dans un temps où se prépare la grande Fête de la résurrection des Français, me ressouvenant que je le suis, j'ai cru devoir me rendre digne de la célébrer avec eux.

M. DE BRIENNE.

Ce retour à la vertu, Monsieur de Calonne, vous fait assurément honneur. (*A part.*) Plaisante bonhommie! Je ne l'en croyais pas capable. Je vais toujours l'entendre.

M. DE CALONNE.

Les profondes connaissances que vous avez des dogmes de notre Religion, & de l'état actuel de la France, connais-

sances dont un Chapeau sacré est devenu le prix , m'ont beaucoup engagé à vous choisir pour Directeur.

M. D E B R I E N N E.

M. de Calonne, vos sentimens me touchent, & je suis prêt à vous satisfaire. Allons, commencez. Dites d'abord, pour nous conformer aux Loix de l'Eglise, votre *Confiteor*.

M. D E C A L O N N E.

Je confesse, à Louis XVI mon Roi, à Marie - Antoinette son Epouse, à M. Necker mon illustre Confrère, aux Princes, aux Parlemens, aux Magistrats éclairés, à tous les Français, & à vous, mon Père, que j'ai fait beaucoup de mal à la France, non seulement par pensées, mais encore par actions.

(*Pendant le Confiteor de M. de Calonne, M. de Brienne rit à part de sa franchise, & la traite de délire.*)

Mon Père , je m'accuse d'avoir été dévoré d'ambition.

M. DE BRIENNE.

Ce péché est la source de bien des maux ; & souvent l'homme en est la victime.

M. DE CALONNE.

Je m'accuse de m'être élevé par intrigue à un poste éminent.

M. DE BRIENNE (*à part.*)

Et moi aussi.

M. DE CALONNE.

Revêtu de la qualité brillante de Contrôleur-Général des Finances, j'ai fait tout pour m'enrichir ; j'y ai réussi : mais j'ai lassé les esprits, & l'on m'a remercié.

M. DE BRIENNE (*à part.*)

Et moi aussi. (*A M. de Calonne.*) Vous deviez sacrifier votre intérêt particulier à l'intérêt public : une gloire immortelle

vous aurait couronné, & votre nom aurait été à jamais béni des Français.

M. D E C A L O N N E.

Je m'accuse d'avoir trop aimé la peinture.

M. D E B R I E N N E (*à part.*)

Et la Peintresse.

M. D E C A L O N N E.

D'avoir volé, pillé, ruiné la France pour elle.

M. D E B R I E N N E (*à part.*)

J'ai fait de même pour mes

M. D E C A L O N N E.

Je m'accuse de n'avoir pas, tout en entrant dans le Ministère, montré au Roi la situation de la France, & les dettes énormes dont Louis XIV & Louis XV l'avaient chargée.

Je m'accuse de n'avoir pas excité ce bon Roi à convoquer, sans délai, les

Etats-Généraux , pour changer la constitution ministérielle absolument vicieuse.

De ne l'avoir pas engagé ensuite à exclure le Clergé de l'Assemblée nationale , comme me disoit fort bien hier mon Marchand de drap dans son *bavardage* politique : les Prêtres ne sont *ni pères, ni époux* ; donc ils sont un corps tout-à-fait étranger à la Nation.

Je m'accuse de ne l'avoir pas engagé à détruire aux Etats - Généraux toute Noblesse qui ne consiste que dans des titres d'ancienneté , & à faire de tous les Français un Peuple qu'il aurait assemblé autour de lui , pour le consulter sur son propre bonheur.

Je m'accuse de ne l'avoir pas engagé à abolir tous les impôts dévastateurs pour le Peuple : mais ce dont je me repens beaucoup , j'en ai créé moi-même.

Et les Lettres-de-cachet ! Ah ! mon Père ! ma douleur , toute sincère qu'elle est , ne peut égaler le mal qu'elles m'ont fait faire.

9
Je m'accuse , mon Père, de n'avoir pas conseillé à Louis XVI d'anéantir mille abus funestes au bonheur des Français, tels que l'exportation des bleds : l'on n'aurait vendu aux Etrangers que le superflu , & l'Ouvrier infortuné n'aurait pas à me reprocher aujourd'hui de manger le pain à un prix bien au-dessus du fruit de ses travaux ; tels que les Loteries, cet impôt véritable qui éblouit les yeux du Peuple par l'appât d'un gain chimérique ; appât qui obstime sans cesse un malheureux Peuple à se heurter contre l'écueil de sa fortune ; tels que les revenus injustes , ou plutôt les rapines des Fermiers - Généraux, des Intendants des Provinces , & de tous ceux qui font gémir le Peuple de la Capitale sous le poids d'affreuses monopoles, cette race infecte de vipères qui mordent continuellement le Français, sucent son sang, & versent dans ses blessures le poison de leur orgueil envenimé.

Je m'accuse de n'avoir pas conseillé à Louis XVI de débarrasser l'Eglise & son Peuple de ces Evêques *ad honores*, de ces Abbés Commendataires, de tous ces Possesseurs de bénéfices, membres inutiles à la Patrie. Ces êtres, trop souvent, hélas ! fruits malheureux de la frivolité, de l'inconstance, du libertinage même des Grands; ces êtres, dis-je, qu'on jette avec mépris, dès leur naissance, dans le sein de l'Eglise, n'ont d'autre peine, pendant leur vie, que de faire brûler devant leurs petites maîtresses, le fade encens de leurs vapeurs insipides. Si dans leur enfance on rendait, par des exercices pénibles, leurs corps vigoureux & rustiques, ils seraient peut-être plus dignes de commander les armées que ces Officiers petits-mâtres, qui seraient beaucoup mieux de couler leurs jours dans les boudoirs de la Volupté, que de se présenter avec les restes de leur corps énérvé sur le champ de ba-

taille, & aux portes d'une ville assiégée.

Je m'accuse de n'avoir pas conseillé à Louis XVI de chercher à faire marier les Prêtres qui auraient été véritablement dignes d'exercer le ministère évangélique : la Nature, l'Eglise & la Société y auraient beaucoup gagné.

Je m'accuse de n'avoir pas conseillé à Louis XVI de chasser des Couvens tous ces riches, gros & gras fainéans qui les habiterent, & de n'y laisser que ceux qui voudraient sacrifier le monde & ses plaisirs à une sainte pauvreté, & n'avoir pour tout bien, selon leur institut, que le *victum & vestitum*.

Alors, l'ordre & l'harmonie régnerait dans tous les membres de l'Administration, dans tous les membres de la France, toutes les richesses de la France circulant, tout enfin étant Peuple en France, les ames basses auraient seules croupi dans l'obscurité, & le mérite seul aurait fait les Ministres, les Généraux

d'armée, les Magistrats, les Prélats; & alors du Peuple seraient nés les Nobles, les grands Hommes.

J'aurais fait tout cela, mon Père, si, dans ce temps, j'eusse été capable de faire le bien.

M. DE BRIENNE (*à part.*)

Il ne l'est pas plus encore à présent que moi.

M. DE CALONNE.

J'ai fait le contraire de tout cela, mon Père, pour assouvir ma cupidité, pour récompenser la peinture des chef-d'œuvres de faveur qu'elle m'accorderait. Je m'en accuse avec un sincère repentir, & avec la plus ferme résolution de n'y plus retomber.

M. DE BRIENNE (*à part.*)

Bon Apôtre! (*A M. de Calonne*). Mon cher fils, vos fautes sont des fautes, j'y consens; ce que vous êtes fâché de

n'avoir pas fait seroit bien, j'en conviens avec vous : mais achevez votre *Confiteor*, & je vous dirai ensuite mon sentiment.

M. D E C A L O N N E.

C'est ma faute, c'est ma faute, c'est ma très-grande faute : c'est pourquoi je supplie Marie - Antoinette, Reine de France, Monsieur Necker, mon illustre Confrères, les Princes, les Parlemens, les Magistrats éclairés, tous les Français, & vous, mon Père, de prier pour moi le bon Roi Louis XVI de me pardonner mes péchés, de me confier l'administration, pour me voir à l'avenir son plus fidèle Sujet. Ainsi soit-il.

M. D E B R I E N N E.

Je ne vous donnerai point encore l'absolution, mon cher fils ; ce droit n'appartient qu'à notre Roi : c'est à lui de réparer vos fautes avec le secours de notre successeur, & je crois fort qu'il

aura de la peine à vous absoudre. Pour pénitence, vous ne vous remontrerez point en France, où vous êtes venu *incognito*, dans le louable dessein, il est vrai, de vous confesser; vous garderez le silence; vous vivrez en paix au sein des richesses que vous avez acquises, & avec la Peintresse qui aurait dû vous faire, il y a long-temps, le portrait des malheurs de la France. Allez, mon cher fils.

(M. DE CALONNE, voyant qu'il n'y a plus d'espoir en France, où il est venu, caché sous le voile du repentir, chercher de nouveaux moyens de s'élever, repart pour Londres.)

M. DE BRIENNE (*seul.*)

Adieu, Monsieur de Calonne. Plus de Ministère pour vous. Allez, faites comme moi; vivez des dépouilles de l'ennemi. Il m'a donné plus qu'à vous, il est vrai, par une inconséquence que je ne com-

prends pas moi-même. Il m'a couronné; je suis Cardinal en France. Eh bien! devenez à Londres un riche & puissant Mylord. Mais je fais réflexion : ce M. de Calonne est venu ici pour se moquer de moi; il doit être, & il est indubitablement mon ennemi. Il n'est pas susceptible de repentir. Ah! je lui rends bien le change! D'ailleurs, je veux croire, moi, à sa contrition. Embarrassé du choix d'un Directeur, il est venu me trouver. On dira : c'est incroyable; M. de Calonne connaît bien M. de Brienne. Eh! bon Dieu! combien de bonnes gens se confessent de leurs fautes à plus coupables qu'eux!

F I N.

